

« Tout ce qu'elle avait pour vivre. »
Mc 12, 38-44
Homélie du 32^{ème} dimanche ordinaire B

Comme Jésus arrêtons-nous sur la contemplation de cette veuve, pauvre. Vous savez que, dans le peuple d'Israël, deux situations retenaient particulièrement la sollicitude de Dieu : celle de veuve et celle d'orphelin. A maintes reprises, Dieu ordonne à son peuple de ne pas négliger « la veuve et l'orphelin ». Nous venons de le chanter dans le psaume de ce jour : « Dieu soutient la veuve et l'orphelin ». Le veuvage, pour les gens du peuple, pouvait entraîner une grande misère pour celle qui restait seule. L'Évangile ne nous confie-t-il pas, aujourd'hui, que cette veuve, pauvre, n'avait que deux piécettes pour vivre, c'est-à-dire pratiquement rien. Et pourtant, comme nous l'affirme Jésus lui-même, à propos de cette veuve : « *Elle, elle a pris sur son indigence : elle a tout donné, tout ce qu'elle avait pour vivre* ». Mais alors, comment va-t-elle faire pour vivre ? Que va-t-elle devenir ?

Bien sûr, cette pauvre veuve connaissait l'exemple de la veuve de Sarepta, que la première lecture de ce jour nous a rappelé. Celle-ci a donné la poignée de farine et le peu d'huile qui lui restait pour le prophète et, en échange, sur la promesse de Dieu lui-même : « *Jarre de farine point ne s'épuisera, vase d'huile point ne se videra !* ». Mais tout le monde n'a pas la chance d'héberger un prophète et de recevoir une promesse explicite de Dieu, ni d'ailleurs de pouvoir bénéficier du miracle d'une jarre qui ne s'épuise pas et d'un vase qui ne se vide pas.

En fait, en donnant tout ce qu'elle avait pour vivre, cette veuve fait un bond dans l'inconnu. Elle s'en remet totalement à Dieu en ignorant tout de la façon dont Dieu pourvoira à ses besoins mais certaine que Dieu y pourvoira. Sans l'avoir sans doute entendu, cette pauvre veuve met en pratique le conseil que Jésus nous prodigue dans sa parabole sur les oiseaux du ciel et les fleurs des champs : « *Ne vous inquiétez donc pas en disant : de quoi nous nourrirons-nous et que boirons-nous et de quoi nous vêtirons-nous ? Car il sait votre Père des Cieux que vous avez besoin de tout cela... Ne vous inquiétez donc pas de demain, car demain s'inquiétera de lui-même. A aujourd'hui suffit sa peine !* » (Mt 6 , 31-34).

Il est peu probable que chacun de nous ici présent, nous soyons dans la situation extrême de cette pauvre veuve. Rendons-en grâce à Dieu ! Peu probable également, à part les religieux et religieuses ici présents qui ont fait vœu de pauvreté, que nous ayons à tout donner pour Dieu ou pour les pauvres. Par contre, nous sommes tous invités à vivre cette confiance sans faille en la Providence de Dieu que nous manifeste la pauvre veuve, cet esprit de foi qui caractérise la spiritualité lassalienne.

Nous savons tous, intellectuellement, que Dieu nous aime, que « tout concourt au bien de ceux qu'il aime », comme l'affirme l'apôtre Paul, que « tout est grâce », comme l'affirme la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais autre chose est de le savoir, autre chose est de le croire, et encore autre chose est de le vivre. Reconnaissons combien il nous est difficile d'avoir une confiance sans faille dans la Providence de ce Dieu qui nous aime. Parce que Dieu n'est jamais là où on l'attend et qu'il a l'art d'écrire droit avec des lignes courbes. Nous avons souvent l'impression que Dieu ne nous exauce pas parce qu'il tarde à nous répondre ou parce que la réponse qu'il apporte n'est pas celle que nous attendions. Nous faisons, en effet, partie d'un tout et Dieu doit agir sur des causes secondes, douées elles aussi de liberté, pour

répondre à nos demandes. Et comme Dieu ne brusque personne, il faut du temps parfois pour que se réalise ce qui est le mieux pour nous. Evidemment, nous aimerions que Dieu fasse pour nous un miracle, en bousculant la nature et le temps, mais le miracle, c'est ce qu'il fait pour nous à son rythme qui n'est pas le nôtre, que souvent nous ne savons pas voir parce que cela n'a rien de spectaculaire comme la jarre qui ne s'épuise pas et le vase qui ne se vide pas.

Sans compter que souvent Dieu met à l'épreuve ceux qui lui font confiance pour augmenter cette confiance, qui est la plus grande preuve d'amour que nous puissions lui témoigner. Car ce qui est plus important que d'obtenir ce que nous demandons, c'est d'accepter en tout ce que Dieu veut pour nous, qui est toujours le mieux pour nous.

Cette indigence qui nous fait dépendre totalement de Dieu est notre plus grande richesse car, en nous dépossédant de nous-mêmes et de nos certitudes, elle nous ouvre à Dieu. En effet, ce même jour où la pauvre veuve donnait tout ce qu'elle avait, bien d'autres personnes faisaient des dons, mais pris sur leur superflu. Ne manquant de rien, ils risquaient de n'avoir pas besoin de Dieu, d'être remplis d'eux-mêmes, ne pensant qu'à leur petite personne, assoiffés d'honneurs et de premières places, tels que nous les décrit la première partie de l'évangile de ce jour. Riches d'eux-mêmes et de biens matériels, ils sont en fait dans la plus grande pauvreté qui soit : celle de manquer de Dieu, celle de ne rien attendre de Dieu, celle de manquer de dépendre totalement de Dieu.

Mais le peu que nous avons pour vivre et que la pauvre veuve de ce jour nous stimule à offrir à Dieu, ce n'est pas seulement la nourriture, la boisson ou le vêtement. C'est aussi la santé qui, aux âges vénérables que la plupart d'entre nous ici présents avons accumulés, commence souvent à nous poser problème, avec son lot de soucis et de souffrances. C'est l'heure, pour la plupart d'entre nous, de l'extrême pauvreté car il nous faut lâcher ce à quoi nous tenons le plus. Comme nous disons souvent : « Tant qu'on a la santé ! ». Mais, comme le dit également un proverbe du Talmud : « Le nouveau-né ouvre les mains pour saisir, le vieillard ouvre les mains pour lâcher ».

C'est l'heure où Dieu va reprendre progressivement tout ce qu'il nous a donné pour nous apprendre à dépendre entièrement de lui, à ne compter que sur lui. C'est l'heure où nous sommes invités à devenir, par excellence, le Christ en croix et d'entrer dans le mystère de la maladie et de la souffrance, folie pour la plupart de nos contemporains qui n'ont pas la foi, sagesse de Dieu pour ses saints qui acceptent sa volonté crucifiante.

C'est aussi l'heure d'une grande solitude car nous avons vu partir vers Dieu, progressivement, nos amis et nos proches. C'est alors l'heure, dans ce grand dépouillement, de découvrir la présence jamais aussi proche de Dieu et d'entrer dans un dialogue encore plus intime avec lui. Il n'est jamais seul celui ou celle qui a Dieu pour compagnon de route !

Puis viendra ensuite le moment où nous devons encore donner à Dieu le peu qui nous reste, ce souffle de vie qu'il nous a donné et qu'il reprendra, à son heure et dans les circonstances qu'il voudra. Voyez combien de personnes, aujourd'hui, sans foi, veulent ravir à Dieu ce qui lui appartient et décider du moment et de la façon de mourir, « dans la dignité » comme ils disent, ignorant que la seule dignité de l'être humain et son bonheur le plus grand est de dépendre entièrement de Dieu. La dignité de l'être humain, ce n'est pas d'être l'animal qu'on abat pour qu'il ne souffre pas, c'est d'être divinisés par le Christ, grâce à une totale conformité à la volonté de Dieu.

C'est pourquoi, aujourd'hui, plus que jamais, face à nos contemporains, sans foi et sans espérance, qui ne rêvent plus que d'euthanasie, nous avons à montrer que la maladie, la

souffrance, la solitude et la mort ont un sens puisqu'elles nous dépouillent de nous-mêmes pour nous identifier à la volonté de Dieu. Pussions-nous, en ces heures difficiles, faire nôtre la belle prière de Jésus, à l'agonie au Jardin des Oliviers : « Mon Père, si c'est possible que passe loin de moi cette coupe. Cependant, non pas ce que moi je veux, mais ce que toi tu veux ! ».